

CI-

NÉMA

Le classement de Rafael Wolf
et Stéphane Babey▼▼ Mauvais ▼ Médiocre * Pas mal
** Bien *** Très bien

Entre Calcutta et New York, une saga familiale sensible et émouvante

Une famille entre deux pays

«Un nom pour un autre» («The Namesake») ***

Ketchup ou curry Etats-Unis, 2007, 122'.

De Mira Nair, avec Kal Penn, Tabu, Irrfan Khan, Jacinda Barrett.

Salles GE: 10, LS: 9

DRAME

Un couple de Calcutta s'installe à New York dans cette saga émouvante sur une famille tiraillée entre deux cultures

Rafael Wolf

rafael.wolf@edipresse.ch

Dans un wagon bondé, un homme, Ashoke Ganguli, est aimanté par le livre de son voisin: «Le manteau» de l'écrivain russe Nikolai Gogol (rien à voir avec le célèbre moteur de recherche). Quelques instants plus tard, le train déraile et Ashoke survit par miracle.

Le fardeau d'un prénom

Après un mariage arrangé avec la belle Ashima, Ashoke quitte Calcutta pour New York. Le couple tente de s'adapter à ce nouveau pays alors que naît leur premier enfant. Il faut lui donner un prénom. Ashoke choisit Gogol.

Quelques années plus tard, leur fils porte ces cinq lettres comme un fardeau, rejetant ses origines bengalaises pour mieux se fondre dans la culture

américaine. Mais tout au long du film du «Manteau», Gogol Ganguli se drapant d'un vêtement illusoire qui, s'il lui permet de monter momentanément l'échelle sociale, cache sa vraie identité.

■ Deux cultures opposées

Adapté d'un roman de Jhumpa Lahiri par la cinéaste indienne Mira Nair («Salaam Bombay», «Vanity Fair»), «Un nom pour un autre» colle, sur une trentaine d'années, à cette famille d'immigrants tiraillée entre ses racines, ses traditions, et la modernité du monde qui l'a accueillie. Une chronique familiale qui aborde avec une proximité totale les difficultés à trouver son identité au sein de deux cultures opposées.

Mais au-delà de ce thème maintes fois traité au cinéma se dégage surtout le portrait d'un fils en quête de soi, d'un père rejeté par un enfant auquel il souhaite transmettre quelques vérités essentielles, et d'une mère souffrant d'une solitude insondable, emprisonnée dans un monde qui étouffe son âme et sa voix. Des héros terriblement attachants dont on partage les espoirs et les désespoirs, entre rires et larmes.

■ Dédié aux pères et mères

Hommage bouleversant à toutes les mères et tous les pères de la terre (le film est d'ailleurs «Dédié aux parents qui nous apportent tout»), «Un nom pour un autre» reste limité par sa facture très classique et un récit peu original. Une réserve qui ne résiste pas à la profonde humanité et à la sensibilité accrue de cette œuvre belle et sereine, grave et légère, ample et intime qui ne peut laisser indifférent. ■



Partis de Calcutta pour New York, Ashima (Tabu) et Ashoke Ganguli (Irrfan Khan) viennent La famille devra rapidement faire face à des profonds conflits, tiraillée entre ses origines

d'avoir leur premier enfant, baptisé Gogol. indiennes et la culture américaine. Photos DR

Des ados tueurs dans un drame inspiré d'un fait divers



Gosses de riches, Johnny (Emile Hirsch) et Frankie (Justin Timberlake) jouent les petites frappes en trafiquant de la drogue. DR

«Alpha Dog» **

Ados flingueurs Etats-Unis, 2007, 118'.

De Nick Cassavetes, avec Ben Foster, Justin Timberlake, Shawn Hatosy, Sharon Stone, Bruce Willis.

Salles GE: 12, 15 LS: 8 NE: 3 JB: 7

Dans une banlieue cossue de Los Angeles, une bande de gosses de riches, qui joue aux durs en trafiquant de la drogue, décide d'enlever le frère d'un petit délinquant afin de s'assurer que celui-ci les remboursera.

Inspiré d'un fait divers sordide, «Alpha Dog» retrace l'événement qui vira au tragique dans un style qui hésite quelque peu entre sécheresse documentaire et chronique sociale à l'hollywoodienne.

Fils du grand cinéaste John Cassavetes, Nick Cassavetes truffe ainsi sa mise en scène d'effets pas toujours très heureux (indications numérotées à l'écran dès que des «témoins» croisent les héros de l'histoire, caméra à l'épaule convenue,...)

■ Un engrenage inéluctable

Lorgnant du côté du cinéma de Larry Clark («Kids», «Bully») sans en atteindre la force brute, la complexité et le caractère radical, «Alpha Dog» n'en demeure pas moins une œuvre intrigante qui développe une relation bizarrement amicale entre les ravisseurs et leur otage, ado naïf qui ne connaît encore rien de la vie.

Dès lors, l'engrenage inéluctable et cruel qui s'ensuit tire le récit vers une

sorte de tragédie absurde à forte connotation christique où se révèle l'inconscience totale de quelques jeunes déconnectés de tout repère moral, fonctionnant en vase clos comme une meute livrée à elle-même.

Quant à la douleur des parents, impuissants (démissionnaires?) devant ces événements, elle noue la gorge lors d'un final dominé par une Sharon Stone jamais aussi bonne que quand elle oublie de faire sa star.

Comme Bruce Willis, elle soutient un second rôle certes modeste, mais marquant, laissant la place aux jeunes héros du film parmi lesquels on remarquera tout particulièrement Justin Timberlake, qui s'affirme ici comme un acteur plutôt bluffant. ■ R. W.

LES AUTRES SORTIES EN SALLES

«Miss Potter» *

Renée Lapine de Chris Noonan (Etats-Unis/Angleterre, 2007, 92'.)

Avec Renée Zellweger, Ewan McGregor, Emily Watson, Barbara Flynn, Bill Paterson.

Londres, 1901. Alors qu'elle aurait dû, comme ses parents le lui préconisaient, se contenter de rêver d'un beau mariage, Beatrix Potter est fascinée par la nature, la science et les animaux, qu'elle entend parler. Très vite, elle écrit des fables bucoliques tout en les illustrant d'aquarelles naïves. Si personne ne la prend d'abord au sérieux, Beatrix trouve un défenseur acharné, et un futur mari, en la personne de Norman Warne, frère cadet de grands éditeurs londoniens. Ainsi naquirent Pierre Lapin, Tom Chaton ou encore Sophie Canétang qui continuent à enchanter les enfants du monde entier. C'est Renée Zellweger, ici aussi bouffie que Bridget Jones, qui prête ses traits à cette romancière dont se souvient J. K. Rowling pour baptiser Harry Potter. Si cette bio romancée, qui

Alex Bailey



relate l'émancipation par l'art d'une femme en rupture avec les conventions sociales, diffuse un discours écolo et une utopie préindustrielle plutôt agréables, on s'ennuie vite devant cette œuvre sans véritables obstacles et molle du

genou. Sans être détestable, le résultat ne dépasse dès lors pas le stade du film plan-plan qui se laisse voir d'un œil distrait, ni plus ni moins. On attendait plus d'inspiration de la part du réalisateur du supérieur «Babe». ■ R. W.

«La consultation» **

Documentaire d'Hélène de Crécy (France, 2006, 91'.)



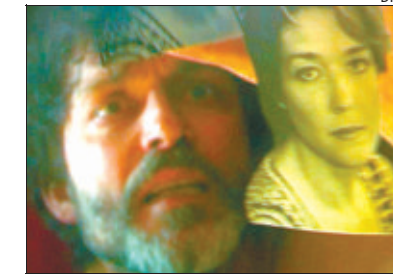
Hélène de Crécy a obtenu de pouvoir poser sa caméra cinq moins durant dans le cabinet lyonnais du docteur généraliste Luc Perino. Au final, la réalisatrice a choisi une quinzaine de consultations emblématiques, parfois commentées ensuite par le médecin. Défilent une jeune femme qui aimerait un arrêt de travail car elle ne supporte plus la pression, une mère de famille accro aux médicaments qui vient à la chasse aux ordonnances, une dame âgée malade de ne pas supporter son placement en EMS. Il en ressort le constat qu'aujourd'hui le médecin de famille, avec le seul recours à son bon sens, doit s'improviser assistant social, psy, confident, guide moral. Très pragmatique, le Dr Perino reconnaît ses limites dans des cas qui ont davantage trait à l'évolution de la société actuelle qu'à la médecine. Ce portrait de société par le petit bout de la lorgnette est assez édifiant. ■ S. Ba.

«L'écart» **

Thriller en couple Franz Josef Holzer (Suisse, 2007, 92'.)

Avec Michel Voïta, Monica Budde, Frederic Landenberg.

Un chirurgien se réveille un jour en pensant que la femme qui dort à ses côtés n'est pas sa vraie femme. Passé un début laborieux, «L'écart» happe le spectateur en rentrant pleinement dans le délire de plus en plus névrotique de son héros, incarné à la perfection par un Michel Voïta littéralement habité. Médecin et réalisateur, Franz Josef Holzer réussit à instaurer une ambiance trouble et fascinante dans un récit sur l'identité et la folie qui cite autant «Faux-semblants» que «Persona». On regrette juste



que le manque de moyen flagrant ait empêché ce thriller intimiste flirtant avec l'expérimental d'affirmer tout son potentiel. Pour les fans de Lynch, Cronenberg et Polanski. ■ R. W.

«Hellphone» *

Comédie fantastique pour ados de James Huth (France, 2006, 98'.)

Avec Jean-Baptiste Maunier, Jennifer Decker.

Sid, 16 ans, fait l'acquisition d'un téléphone mobile mystérieux dans un magasin de seconde main. L'objet se révèle vite capable de réaliser les vœux de son possesseur. Mais c'est en fait un pouvoir maléfique qui habite le portable. James Huth («Briche de Nice», «Serial Lover») puise dans les productions Spielberg pour ados des années 1980 («Goonies», «Gremlins»), l'univers décalé de Caro et Jeunet, les films gore rigolos, mélange le tout avec ses propres trouvailles et obtient un résultat plutôt rafraîchissant. Le jeune casting est convaincant,



avec Jean-Baptiste Maunier, la révélation des «Choristes», dans le rôle principal. Tout cela ne casse pas trois pattes à un canard, mais il faut reconnaître au réalisateur une certaine efficacité. Le public cible devrait s'y retrouver. ■ S. Ba.